

LANGUE ET PHILOSOPHIE: SUR CERTAINS ASPECTS DE PHILOSOPHIE LINGUISTIQUE

Izydora DAMBSKA (Cracovie)

L'intérêt que les philosophes portent à la langue et au langage est presque aussi ancien que la philosophie elle-même. La thèse paradoxale de Gorgias que « si on parvenait même à connaître quelque chose, on ne saurait l'exprimer en paroles », marque le point de départ d'un dialogue toujours vivant sur le rôle cognitif de la langue. Et la définition proposée par Condillac qu'une « science bien traitée n'est qu'une langue bien faite » exprime des tendances caractéristiques pour différentes formes de philosophie moderne que l'on désigne souvent comme « philosophie linguistique ».

Mais le concept de philosophie linguistique n'est ni un ni uniforme, ses différents modes étant issus de diverses idées concernant la nature, les buts et les méthodes de la philosophie ; et ce qui les unit : l'intérêt voué à la langue et à son rôle cognitif, se rapportant aux divers objets désignés chaque fois par le même terme : « langue ». En particulier ce que l'on comprend par « philosophie linguistique » appartient aux deux différents niveaux de la connaissance. En employant ces mots, on envisage, d'un côté, une certaine *théorie* concernant la philosophie, de l'autre une *philosophie* cultivée d'après les principes de cette théorie. La philosophie linguistique comporte donc certains éléments métathéoriques (les considérations *sur* la philosophie) et certains éléments théoriques (les résultats obtenus par l'analyse philosophique de la langue). Dans mon exposé je me propose d'aborder surtout le concept métathéorique de la philosophie linguistique, en m'attachant à la réponse que cette philosophie donne aux questions : qu'est-ce que la philosophie ? Quels sont ses buts et ses méthodes ? Si nous prenons par exemple comme point de départ cette réponse de M. Ayer : « philosophy is in some special sense an inquiry into language »², il faut se poser deux

¹ E. BONNOT DE CONDILLAC, *La langue des calculs*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, 1947-1951, 2, p. 420.

² A. J. AYER, *Philosophy and Language*, Oxford, 1960, p. 5.

questions : en quoi consiste ce « sens spécial » et dans quelle signification prend-on le mot « langue » ? Il y a plus d'une réponse à chacune de ces questions, ce qui conduit aux différentes interprétations du concept de philosophie linguistique.

Cette philosophie est, en outre, radicale ou modérée. Sous son aspect radical, elle déclare qu'il n'y a pour le philosophe que des problèmes, des buts et des moyens déterminés par l'analyse logique de la langue et du langage. La philosophie n'explique pas l'univers mais uniquement la langue qui le décrit. Sous son aspect modéré, la philosophie linguistique ne réduit pas l'objet de la philosophie à la langue, mais elle soutient que, tout au moins, la plupart des problèmes qui intéressent la philosophie ne sauraient être résolus autrement que par l'analyse de la langue. Dans ce cas, l'accent porte sur la *méthode* et non sur l'*objet* des recherches philosophiques.

Un des lieux communs de la philosophie linguistique consiste à supposer que la langue est une source de pseudo-problèmes, et que l'obligation de les éliminer s'impose à la philosophie linguistique. Cette supposition implique aussi diverses tendances et divers postulats métathéoriques. Chez les néopositivistes par exemple, l'idée de la langue, comme source de pseudo-problèmes, est étroitement liée avec la théorie de la signification des propositions et avec le système précis de sémantique et de syntaxe qu'ils adoptent. Bref, ces philosophes admettent que les pseudo-problèmes sont l'effet des erreurs dues à l'emploi illégitime, contraire aux règles du sens et de la syntaxe, des mots du langage courant. La méthode propre à éliminer de tels problèmes consiste à construire les règles d'une langue correcte dans laquelle aucun pseudo-problème ne saurait être formulé. En opposant la philosophie aux sciences spéciales, qui posent les problèmes de fait, Maurice Schlick écrit : « Il y a des problèmes qui ne trouvent leur réponse que par une réflexion sur la manière dont nous exprimons le fait : ce sont les questions de sens. On les résout en indiquant non des faits d'observation, mais les règles de la grammaire logique, dont nous nous servons pour décrire la réalité. Tous les problèmes spécifiquement philosophiques sont de cette dernière espèce »¹. D'après cette théorie, la philosophie devrait d'un côté éliminer les pseudo-problèmes, de l'autre constituer cette « grammaire logique » de la langue descriptive, en premier lieu de la langue des sciences. Si l'on admet que les langues naturelles sont un instrument fort imparfait de la connaissance, on impose à la philosophie la tâche d'élaborer les principes d'une langue idéale. La sémantique des langues formalisées serait une réalisation de ce postulat.

Mais ce n'est point là l'unique programme métathéorique d'une philosophie linguistique. A ce premier programme, on oppose parfois

¹ M. SCHLICK, *L'Ecole de Vienne et la philosophie traditionnelle*, dans *Gesammelte Aufsätze*, Wien, 1938, p. 393.

les idées de Wittgenstein, qui non seulement n'assigne pas à la philosophie le devoir de formuler une théorie de la langue « bien faite », mais soutient qu'une théorie philosophique de la langue engendrerait de nouveaux pseudo-problèmes. La langue naturelle n'est pas vicieuse, et il ne s'agit pas de la refaire sur le modèle d'une langue parfaite. La philosophie ne peut que dévoiler les mécanismes sémiotiques de la langue courante, conçue comme une activité fondamentale de la vie humaine¹. On voit ici comment les divergences entre les programmes de philosophie linguistique sont déterminées par les divergences des concepts de la langue et de sa valeur cognitive.

Mais elles sont dues aussi aux différences des idées sur la philosophie elle-même. La philosophie est-elle une science ou une des sciences de la langue, comme la philologie ou la psychologie du langage ? Est-elle donc un certain système de théorèmes bien fondés qui constituent une réponse aux problèmes concernant la nature et les fonctions sémiotiques et épistémologiques de la langue ? Et, si elle n'est pas une science, quel est son statut ontique ? Certains théoriciens de la philosophie linguistique (Schlick, Wittgenstein) soutiennent qu'elle n'est pas une science mais une activité et une technique pour expliquer le sens des termes, des questions et des théorèmes scientifiques. Les actes de compréhension et d'explication, les actes qui déterminent le sens des propositions, et non les théorèmes font la trame de la philosophie. C'est Socrate — de l'avis de Schlick — qui fut le précurseur d'une philosophie conçue dans cet esprit. Mais, si la philosophie est une analyse (dans le sens d'activité) de la langue, alors les résultats de cette analyse, de cette explication et détermination du sens, sont eux-mêmes formulés et transmis dans des propositions vraies ou fausses. De plus, il faut bien expliquer et déterminer non seulement le sens des termes descriptifs et empiriques mais aussi celui des termes logiques tels que « vérité », « preuve », etc. Si la philosophie n'est pas un système de théorèmes bien fondés, mais seulement une activité mentale, il faut se demander comment peut-elle avoir un caractère intersubjectif, de quelle manière élargit-elle notre savoir et comment peut-on apprécier ses résultats ? Ces difficultés, inséparables du concept purement opérationnel de philosophie, ont probablement décidé d'autres représentants de la philosophie linguistique à envisager celle-ci comme un système propositionnel métathéorique. La philosophie devient alors une théorie logique de la langue sous son aspect sémantique, syntaxique et pragmatique². Mais, formulé ainsi, le concept de philosophie linguistique n'est pas aussi uniforme. De plus, il est menacé de régression à l'infini ou de cercle vicieux. Car une théorie de la langue

Il s'agit ici plutôt du langage que de la langue, mais WITTGENSTEIN ne délimite pas d'une manière précise ces deux concepts, en employant chaque fois le terme « Sprache ».

² Comp. H. W. MORRIS, *Scientific Empirism*, dans *Encyclopaedia and Unified Science* I, 1, 3 éd., Chicago, 1946, p. 71.

est elle-même un système d'expressions linguistiques contenant des constantes propres qui exige une nouvelle théorie logique et ainsi de suite. L'élaboration de cette théorie à l'aide de concepts sémiotiques définis dans la première méta-langue mène au cercle vicieux. Et l'évaluation de cette théorie comme « dernière » exige que l'on dépasse le niveau sémiotique de la recherche ; faute de quoi, elle reste une convention arbitraire. Ainsi, l'idée de philosophie linguistique (dans sa version métathéorique) aboutit à l'alternative : ou bien il faut admettre que la philosophie n'est pas une discipline scientifique, ou bien, si elle l'est, elle ne saurait être uniquement une théorie de la langue.

On pourrait, peut-être, éluder ces objections par une théorie qui n'identifierait la philosophie ni avec une activité d'analyse sémiotique, ni avec une théorie logique de la langue, mais qui envisagerait la philosophie comme une métascience procédant par méthode d'analyse sémiotique. La promotion de cette méthode comme unique, de même que l'identification de l'objet de recherches avec la langue, prête aux désavantages que nous avons signalés. En admettant toutefois d'autres méthodes que celle de l'analyse sémiotique, on risque de faire réapparaître en philosophie des méthodes intuitives, ce que la philosophie linguistique, sous son aspect radical, voudrait foncièrement éviter. Il me semble tout de même que le concept de philosophie linguistique ainsi modifié répond au programme de divers genres de scientisme et de philosophie analytique moderne. Mais peut-on parler ici encore de « philosophie linguistique » (ce terme, surtout depuis le livre de M. Gellner¹ servant à désigner la pensée de l'École de Wittgenstein) ? Les arguments ne manquent pas pour le faire. Il y a une affinité profonde entre les principes épistémologiques et méthodologiques de ces conceptions. Elles sont toutes l'expression du sentiment que la tâche de la philosophie diffère essentiellement de celle des sciences spéciales, puisque la philosophie a un caractère métathéorique, comme science des structures et des fondements de notre savoir, et puisqu'elle obtient ses résultats dans ce domaine par l'analyse sémiotique de la langue et du langage.

¹ E. GELLNER, *Words and Things. A critical Account of Linguistic Philosophy and a Study in Ideology*, London, 1959.